



Culture

Bernanos, ou le paradoxe du roman chrétien

Éternel

Une nouvelle édition en Pléiade des œuvres romanesques de l'auteur de "Journal d'un curé de campagne" remet en lumière cet immense "romancier du surnaturel", qui prit on ne peut plus au sérieux le "ministère de l'écriture".

« Je me fous de la littérature. Ne m'importe que la vie éternelle » : nul plus que Bernanos n'aurait pu reprendre et contresigner l'apostrophe de Villiers de L'Isle-Adam. Être un écrivain chrétien, et pire encore : un "romancier catholique", l'étiquette, répandue à son époque, ne va pas de soi. Non plus qu'aujourd'hui, où il faut bien toute "l'esthétique expressionniste" ou "la modernité cinématographique" pour affriander de possibles lecteurs. Voici donc, en deux volumes de la Bibliothèque de la Pléiade, une nouvelle édition des *Œuvres romanesques complètes* de Georges Bernanos (1888-1948), soit sept romans, des nouvelles de jeunesse et ce chef-d'œuvre posthume qui n'a pas de forme répertoriée par la critique ni de titre – à peine un titre de travail : *Dialogues des carmélites*.

Un écrivain de combat qui voulut nous forcer à regarder en face l'emprise du Mal.

La précédente édition, due à Albert Béguin, datait de 1961 et l'on rappelle combien elle était discutable. Les éditions posthumes d'*Un mauvais rêve* et de *Monsieur Ouine*, en particulier, demandaient sans doute que l'on revint aux manuscrits : les parties éliminées ou redécouvertes (de même que les passages supprimés de *Sous le soleil de Satan* ou de *la Joie*) sont redonnées, à leur place ou "en marge", où de nombreux documents, en premier lieu des correspondances, éclairent la genèse et surtout la "réception" des œuvres, pour reprendre ce mot un

peu comique du jargon des éditeurs. Que faut-il faire, que faut-il dire, en un mot que faut-il écrire, pour que des "romans chrétiens" soient bien reçus, mieux que le Christ lui-même, dont l'Évangile nous rappelle qu'*'il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli'...* ?

« J'endure même humblement le ridicule de n'avoir encore que barbouillé d'encre cette face de l'injustice dont l'incessant outrage est le sel de ma vie » : dans la préface aux *Grands Cimetières sous la lune*, Georges Bernanos avait résumé toute la grandeur humiliée de sa vocation, celle non pas d'un polémiste, mot méprisant et méprisable, mais d'un « écrivain de combat ». Le combat, c'est-à-dire le combat spirituel, doit-il aller, lorsqu'on est écrivain, jusqu'à condescendre à ces « *histoires feintes* », comme Littré définit les romans ? « Un roman est surtout dans les intentions. Il ne s'agit pas de mener un raisonnement à son terme, mais de frapper le plus fort qu'on peut », écrivait Bernanos à Maritain, qui prétendait censurer certains passages à son gré pas assez scolastiques de *Sous le soleil de Satan*.

Dans Bernanos, romancier du surnaturel, Monique Gosselin-Noat, l'une des éditrices de la Pléiade (elle s'est occupée spécialement de *Monsieur Ouine* et de *Dialogues des carmélites*), rappelle l'état d'esprit de l'écrivain démobilisé de la Grande Guerre : « *Le visage du monde avait été féroce. Il devenait hideux. La dévotion universelle était un spectacle insurmontable* », expliquait-il à un journaliste. C'est

pour le surmonter tout de même et pour, comme dit sa critique, « obliger ses contemporains à regarder en face cette emprise du Mal qu'ils veulent édulcorer », que Bernanos va écrire, selon le mot de Nimier, « ses histoires de curés et de petites filles ». L'entreprise n'allait pas sans ambiguïté ni par là sans péril : Bernanos savait très bien ce que Baudelaire rappelait déjà à ses contemporains trop rassurés, que le diable est de compte à demi dans les fictions des hommes, surtout quand elles sont réussies. Il savait quels risques il courait dans ce qu'il aimait à appeler « ces longs voyages à travers les images et les rêves ».

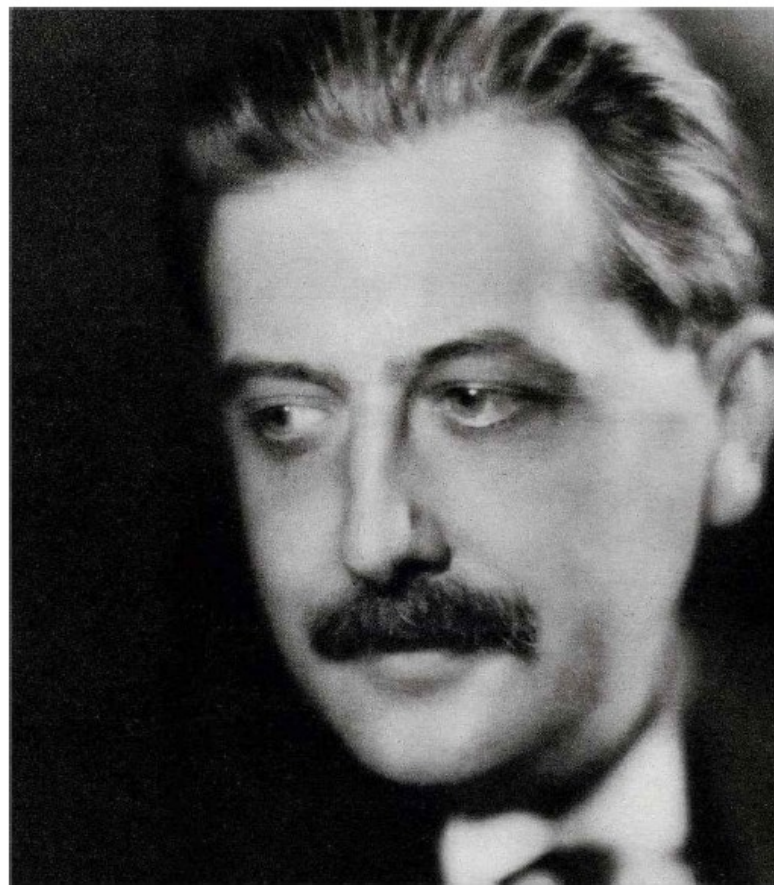
Reste le ministère de l'écriture, à quoi Bernanos se veut à travers tout héroïquement fidèle : « *Mais le bon Dieu ne m'a pas mis une plume entre les mains pour rigoler avec* », écrit-il à son vieil ami Robert Valléry-Radot quand, à Palma de Majorque, il commence

Avec M. Ouine, Bernanos décrit l'incapacité du moderne à trancher entre le oui et le non.

son *Journal d'un curé de campagne* ; « *Mais le langage humain est tout de même plein de Dieu* », écrit-il en même temps à sa sœur. "Mais", il y aurait beaucoup à dire sur cette conjonction qui lie en opposant : « *Mais déjà le grand vent noir qui vient de l'ouest...* », ainsi commence la *Nouvelle histoire de Mouchette*, et tout Bernanos est dans ce premier petit mot.

Le *Journal d'un curé de campagne*, Bernanos a écrit qu'il aimait ce roman « *comme s'il n'était pas de [lui]* » : « *J'en ai pas aimé les autres* ». Son personnage qui est son narrateur, le petit curé qui n'a pas de nom, est la plus accomplie des figures de saint qu'il s'est obstiné à dessiner – car seuls, pour Bernanos, les saints ont un visage, ou, pour mieux dire, eux seuls ont figure humaine. Le petit curé est un saint qui s'ignore ; il dispense la paix qu'il n'a pas, réconcilie avec Dieu et avec elle-même la comtesse d'Ambricourt, et meurt en prononçant les paroles de la petite sainte Thérèse : « *Tout est grâce* ». Quand la comtesse qu'il force à avouer le secret qui l'étouffe lui objecte ses « *affaires de famille* », il lui répond qu'« *il n'y a réellement qu'une famille, la grande famille humaine dont Notre Seigneur est le chef* ». C'est définit

Georges Bernanos en 1927.
"Le bon Dieu ne m'a pas mis une plume entre les mains pour rigoler avec."



autrement la communion des saints. Il arrive aux critiques même les plus savants de se payer de mots ; ainsi quand ils inventent une impossible "communion des pécheurs" qui est non seulement un abus de langage, mais une contradiction dans les termes. Qu'est-ce donc en effet que le péché, sinon ce principe de rupture et d'isolement qui empêche la commu-

nion et emmure chacun en soi-même ? Son illustration la plus flagrante est dans ces « *paroisses mortes* » qui hantent Bernanos.

Peut-être même la relative incohérence formelle de Monsieur Ouine, si prise par la critique, est-elle un effet, dans la construction même du roman, de cette volonté du romancier de saisir

et de rendre au plus près l'incohérence spirituelle de ses personnages. « *Monsieur Ouine est ce que j'ai fait de mieux, de plus complet* », écrira-t-il en 1934. Ouine est évidemment celui qui ne se résout pas entre le oui et le non et qui par là se croit supérieur à l'alternative – le moderne, en un mot ; Bernanos savait-il que, dans le Jura suisse, on appelle "ouïnes" (Ramuz en parle) les

REUTERS / G. COSSON